

Lundi 24 novembre, huit heures. Le ciel est couvert, comme un présage funeste à la journée qui m'attend. J'arrive devant le tribunal où patientent déjà de nombreux journalistes. J'aperçois quelques confrères que je connais plus ou moins. En effet, je n'ai pas l'habitude de couvrir des procès pour mon journal, mais Olivier étant malade, mon employeur m'a demandé de le remplacer. Je sais que c'est une opportunité pour moi, pour ma carrière, mais je suis envahie d'un malaise inexplicable à l'idée de me retrouver dans la même salle que ce pédophile, Quentin Duval, qui a tant défrayé la chronique il y a quelques années.

Je connais le dossier, je sais ce qu'a fait cet homme à plusieurs enfants et pendant très longtemps, pourtant, quand il arrive dans la salle d'audience, il me surprend. Je me souvenais de photos de lui parues dans les journaux à l'époque de son arrestation. Je lui avais trouvé un visage dur, avec des yeux froids, glaçants, reflétant une absence d'humanité que prouvait bien ses actes. Et là, aujourd'hui, à ma droite, se tient un homme bien habillé, les cheveux coupés courts, rasé de près, le regard apaisé, presque bienveillant. Un homme d'apparence normale, voilà comment apparaît Quentin Duval à ce procès, à son procès.

L'arrivée du premier témoin me fait reprendre mes esprits, et je me concentre sur les propos de cette mère qui, pendant des années, a emmené sa fille à des cours de gymnastique et l'a laissée aux « bons soins » de son entraîneur, si gentil, si investi auprès de ses élèves... Entendre cette femme énumérer les sévices sexuels qu'a subis sa fille au cours de six longues années me dégoûte. Pourtant, quand je me tourne vers l'accusé, sa physionomie tellement banale me fait peur, il pourrait être n'importe qui.

Après ce témoignage éprouvant, la séance est levée et ne reprendra qu'en début d'après-midi. J'en profite pour aller au bistrot du coin, afin de synthétiser mes notes tout en buvant un café car je ne pourrai rien avaler de plus. Je m'assois au fond de la salle et me plonge dans mes écrits du matin, quand quelqu'un me demande ce que je désire commander. Je réponds un café, sans lever réellement la tête. Et comme l'homme ne bouge pas, je le regarde enfin. Pourquoi reste-t-il ici devant moi, alors que j'ai déjà commandé ? N'a-t-il pas une drôle de lueur au fond des yeux ? N'importe quoi, qu'est ce que je vais imaginer ? Il est tout à fait banal ce serveur ! Oui mais, justement, n'ai-je pas trouvé Quentin Duval banal aussi ? Je ramasse mes affaires et m'enfuis du café à la hâte, bredouillant une vague excuse à l'encontre du serveur qui n'a toujours pas bougé. Arrivée sur le trottoir, je respire un grand coup, me traite de sotte, et pars marcher le long des berges du fleuve.

A l'heure de la reprise de l'audience, je me retrouve dans la salle, à écouter les témoignages des différents parents puisque l'accusé a abusé de trois fillettes, enfin, trois reconnues, peut-être y en a-t-il eu d'autres... Comment un être humain peut-il faire subir, à des enfants innocents, des choses si ignobles ? Pourquoi les parents ne s'en sont-ils pas aperçus ? N'ont-ils pas décelés chez leur enfant un changement, une tristesse inhabituelle ? Toutes ces interrogations tournent dans ma tête mais pour l'instant ce procès ne leur apporte aucune réponse.

La journée est finie, demain il faudra revenir, affronter à nouveau cette horreur, mais pour le moment, je n'ai qu'une hâte, retrouver ma Suzie. J'arrive chez mes parents qui la gardent. Dès que j'ai franchi le seuil de la porte, elle arrive vers moi, avec, me semble-t-il une petite mine. Je la prends dans mes bras mais le câlin paraît plus court que d'habitude, elle veut vite redescendre. J'entre dans le salon où mon père me salue distraitemment et se replonge dans son livre. Du coup, je me dirige vers la cuisine où ma mère s'affaire et n'a visiblement pas le temps pour parler avec moi, ils reçoivent des amis ce soir. Je vas donc partir et rentrer chez moi, ma fille attend déjà dans le hall d'entrée, son manteau sur le dos. Bizarre, habituellement elle ne veut jamais partir...

A la maison, Suzie est fuyante, elle ne veut pas me raconter sa journée d'école et préfère aller jouer dans sa chambre. Je suis un peu déçue mais respecte son choix. Pendant que je prépare le repas, des moments du procès me reviennent à l'esprit, notamment le sentiment de culpabilité éprouvé par les

parents pour ne pas avoir compris le désespoir et la solitude dans lesquels s'enfermaient leurs enfants. Mais d'ailleurs, ma fille n'est-elle pas entrain de se replier sur elle-même ? Ce soir, elle paraît moins joyeuse, moins insouciante mais depuis quand cela dure-t-il ? Est-ce qu'il se pourrait que...? Non, bien sûr que non ! Ma fille ne fait pas d'activités sportives, ne fréquente pas d'adultes en dehors de sa maîtresse et de mes parents. A table, je la regarde, ou plutôt je la scrute, lui demandant s'il s'est passé quelque chose à l'école ou chez papy-mamie. Quelqu'un l'a-t-il grondée, embêtée, touchée à des endroits qu'elle ne voulait pas ? Suzie m'oppose un silence buté, oppressant pour moi, mais je dois me reprendre, ma fille est seulement fatiguée de sa journée.

Le lendemain, quand je la dépose à l'école, je ne peux m'empêcher de regarder avec intensité la maîtresse de Suzie, mais ma fille a une attitude normale avec elle. Ou peut-être est-elle un peu moins souriante ? Je la laisse avec regrets et me rend au tribunal où les auditions reprennent. Ce matin, le témoin est l'entraîneur adjoint du club de gymnastique. C'est lui qui a découvert Quentin Duval avec une des fillettes, dans le vestiaire. Son témoignage est glaçant et sans équivoque : la fillette était nue et l'accusé avait le pantalon baissé... je suis de plus en plus écœurée par les faits, enfin plutôt par des mots sur les faits.

Je profite de la pause pour téléphoner à mes parents. Je leur demande si hier tout s'est bien passé avec Suzie, s'ils ne l'ont pas trouvée perturbée, plus triste qu'à l'accoutumée. Bien entendu, ils n'ont rien remarqué. Mais, est-ce la vérité ? L'après-midi au tribunal est, pour moi, surréaliste. En effet, après avoir entendu les témoins à charge, arrivent maintenant les témoins de l'accusation qui ne comprennent pas que leur ami, voisin, collègue se soit comporter ainsi. Il y a, pour eux, forcément une erreur. Quentin ne peut pas être cet homme bestial faisant du mal à des fillettes. Cette partie-là des témoignages me paraît également très pénible car elle rappelle la dualité d'un être humain, le fait que son côté sombre n'est pas visible pour tous.

Le soir, j'ai à peine le temps d'entrer chez mes parents que Suzie m'attend dans le hall, prête à partir. Ma mère dit ne pas comprendre, que la petite ne veut pas rester, alors que d'habitude le mardi soir, nous dînons chez mes parents. Éberluée, je prends ma fille et l'emmène à la maison. J'en suis maintenant persuadée, il se passe quelque chose d'anormal, mais quoi ? Bon, je ne dois pas m'emballer mais je dois quand même rester attentive. Surtout que Suzie ne me dit toujours rien...

La semaine passe ainsi entre, le tribunal où les atrocités faites à ces fillettes sont énoncées, commentées, analysées par les témoins, les experts puis les avocats, et ma petite Suzie qui s'étirole sous mes yeux sans que personne ne s'en aperçoive. Un soir, je lis à nouveau mes notes du procès pour écrire un article pour mon journal. Et je m'étonne encore du fait que les parents n'aient pas vu ou ressenti le malaise dans lequel se trouvait leur enfant. Comment ne pas voir les ignominies subies par les fillettes ? Pourquoi les avoir laissées seules face à ce qui leur arrivait et qu'elles étaient incapables de comprendre ? Mais, n'était ce pas exactement ce que j'étais entrain de vivre avec ma Suzie ?

Je ne l'écoutais pas. D'accord, elle ne me parlait plus, mais je n'écoutais pas son corps, les signes qu'il m'envoyait. Ma fille était en danger, et moi, tout ce que je faisais, c'était fermer les yeux en attendant que des preuves surgissent. Cependant, si j'attendais ces preuves, il serait trop tard pour ma Suzie, trop tard pour la sauver. Je devinais, au plus profond de moi, que si je ne voulais pas imaginer ce qu'avait pu subir ma fille, c'était parce que la seule personne qui avait pu lui faire du mal était... mon père ! Ce père que j'avais chéri et idolâtré pendant mon enfance, qui m'avait soutenu dans mon adolescence et qui, surtout, avait été présent pour moi neuf mois avant la naissance de ma fille, cette période difficile et douloureuse.

Mes sentiments envers lui ne pouvaient pas interférer aujourd'hui. Je devais prendre une décision et m'éloigner de ma famille pour que ma fille retrouve son équilibre et me fasse à nouveau confiance.

Je ne réussis pas à dormir mais je savais ce que je devais faire. Après avoir réservé, par internet, une petite maison au bord de la mer, à l'aube, j'ai pris Suzie endormie, son cartable, des vêtements de rechange pour nous deux, et je suis partie vers l'ouest, vers l'océan, comme si ce dernier pouvait nettoyer ce qui avait sali ma Suzie. Quand ma fille s'est réveillée, je lui ai dit que l'on partait en vacances, que c'était une surprise. Et dans le rétroviseur, je l'ai vue sourire. Alors, j'ai compris que j'avais fait le bon choix. Nous allions passer de belles vacances, réparatrices, qui libéreraient sa parole.

La petite maison louée se situe au bord de l'eau. Je range nos affaires pendant que Suzie joue dans le sable. De son cartable tombe un bout de papier sur lequel est écrit : « Si tu joues avec Léa, je ne suis plus ta copine. Amandine. » J'appelle ma fille et lui demande ce que cela signifie et là, « mon trésor » me raconte que sa meilleure copine, Amandine, lui a donné ce mot lundi dernier et qu'elle ne veut pas la « partager » avec les autres filles, et que cela la rend malheureuse et que c'est pour cela qu'elle est si triste.

Je suis abasourdie par cette confession. Moi qui m'étais fait des idées horribles, qui avais accusé mon père. Bien sûr, je pouvais toujours me dire que j'avais été influencée par le procès de Quentin Duval. Mais quelle piètre excuse ! Quel monstre étais-je pour vouloir séparer ma petite fille de sa famille ? Mais surtout, quel monstre étais-je donc pour accuser mon père de perversité, de pédophilie alors que justement il avait été un des seuls à me défendre, à me soutenir lors de ma décision de garder l'enfant, l'enfant d'un viol ?